

Lettre à mes frères

Depuis trop longtemps nous, vos soeurs, avons refusé d'examiner la pornographie. Vous étiez les seuls à regarder ces films et ces revues érotiques — il n'y a pas de différence: érotique c'est pornographique, (simplement parce que l'art de l'érotisme a disparu). Maintenant que nous avons vu, nous sommes obligées de vous en parler. Je ne veux pas croire que vous, mes frères, êtes d'une autre espèce; je veux croire que vous êtes de la même espèce que moi et donc je peux vous parler.

Vous défendez la pornographie, vous nous accusez de censure, et ceci vous le faites par réflexe — vous êtes habitués à imposer vos "droits", vous dominez dans cette société. Ceci est au niveau de l'inconscience pour la plupart d'entre vous, mais je ne peux pas vous donner cette excuse. Mes biens chers frères, j'insiste que vous preniez conscience de vos actions, de vos attitudes envers nous, vos soeurs.

Il y en a plusieurs d'entre vous qui prennent conscience d'autres sujets sociaux — l'armement mondial nucléaire, les guerres, les tortures dans certaines nations — mais au sexisme, vous fermez les yeux. C'est à cause du sexisme que ma vie (la vie de vos soeurs!) est beaucoup plus difficile que la vôtre. Vous tenez les rênes de ma libération, et ceci me dérange.

Je ne suis plus capable de vous regarder dans les yeux, j'ai honte de ce que vous croyez à notre sujet — vous nous éloignez, mes frères. . .

Je crois bien que vous êtes aussi indignés que nous face à la violence contre les femmes — la violence explicite vous la voyez — mais vous n'osez pas aller plus loin. Vous n'osez pas croire que toute pornographie est violence contre les femmes, que la haine qui est propagée dans ces films et ces revues, c'est de la violence. Vous agissez comme si vous nous haïssiez!

Ceci n'est pas un avertissement, c'est un chagrin que j'exprime. C'est vous qui causez notre éloignement, qui causez une séparation entre nous. Vous vous servez de la pornographie comme substitut au rapprochement mutuel qui devrait avoir lieu entre vous et vos soeurs. Et vous entraînez nos petits frères à en faire autant. La propagande pornographique se répand dans leur milieu, à la télévision, partout. Vous encouragez les commerçants à faire la distribution. On ne se connaît plus, les hommes et les femmes. . . Pourquoi cette vengeance, cette haine? Qui êtes-vous mes frères?

Enfin, c'est vous qui décidez, c'est vous qui êtes capables d'arrêter la pornographie, car ce n'est pas nous qui en achetons. C'est vous qui marchandez, vous qui avez les droits, et moi je n'ai rien pour me défendre. Je n'ai aucun droit, aucune liberté face à cette industrie qui propage la haine et la violence contre les femmes. Il faut absolument que ce commerce cesse. Nous sommes toujours à votre merci, et ceci aussi devra cesser.

Louise Grandbois

Le centre contre le viol à Toronto

Louise Grandbois

Debbie Parent, a member of the Centre contre le viol/Rape Crisis Centre collective in Toronto, discusses the organization of the centre, its objectives and philosophy, and the services provided to abused women. A crisis line is open day and night; aid to women is also provided in self-help groups. The objective of the collective is to provide public education to change sexist attitudes toward women. The group works closely with other feminist groups since they all have as a goal the improvement of women's status in society. The collective is composed of sixteen members, with three full-time, paid employees. Proper training of volunteers has become extremely important. Parent hopes that one day the centre will own a house, which will enable the organization to expand its services and give better support to all women who suffer violence.

Une entrevue avec Debbie Parent membre de la collectivité du Centre contre le viol, par Louise J. Grandbois

Louise: Qui sont les fondatrices du Centre? Quand le Centre a-t-il été fondé?

Debbie: En 1974 un groupe de femmes, composé d'étudiantes, d'avocates, de médecins, toutes des féministes et s'identifiant comme tel, se sont rendues compte que dans une grande ville comme Toronto, il n'y avait pas de services offerts aux femmes violées: leur seul et unique recours se réduisait aux médecins, aux hôpi-